

Raphaël Aubert

Chronique des treize lunes

Journal 2008

© Editions de l'Aire, 2009

Extraits concernant André Malraux

Vendredi 11 avril

Invité le soir chez un ami d'Elisabeth à Begnins.

Au fil de la conversation, le maître des lieux, qui est Arménien, en vient à nous raconter qu'il a récemment fumé de l'opium chez l'un de ses amis iraniens, à Genève. Je ne puis dissimuler mon excitation et lui pose toute sorte de questions au risque de lasser les autres convives.

Le sujet ne cesse pas de me fasciner. Bien que n'ayant jamais été attiré par les stupéfiants et n'en ayant jamais consommé, l'opium m'a toujours intéressé dans la foulée de mes lectures, Malraux bien sûr, mais aussi Colette et évidemment Cocteau.

Ce qui m'a toujours intrigué, c'est combien il fut une époque, l'entre-deux guerres et tout de suite après, où fumer de l'opium était à la mode dans le grand monde et chez les artistes; où la liturgie qui entoure sa consommation donne alors lieu à toute une esthétique parfaitement publique. Les objets de l'opium, pour les plus précieux, sont des chefs-d'œuvre d'art décoratif tandis que les films – *Goupi mains rouge*, par exemple - et la littérature, *La Voie royale*, *Le Pur et l'impur*, pour ne mentionner que ces deux livres, en dévoilent les rites. On sait alors qu'il existe des fumeries et pas seulement en Asie, mais également en France, à Paris et à Marseille.

Et puis tout à coup, le sujet n'existe plus du tout, comme si la pratique même de l'opium avait totalement disparu avec la décolonisation. Il y a soudain comme un grand trou noir. Que s'est-il passé ? Et lorsque l'on parle drogue aujourd'hui dans les journaux et dans le public, que ce soit pour évoquer la consommation de stupéfiants ou les saisies effectuées par la police, il n'est question que de cocaïne – la drogue à la mode –

d'héroïne et bien sûr de haschich, mais jamais d'opium. Et voila que cet ami nous révèle que cela existe encore.

A écouter notre hôte, j'ai le sentiment d'une plongée dans le temps. Il nous raconte que cela s'est passé durant un repas où à plusieurs reprises les convives se sont interrompus pour fumer un opium d'une excellente qualité, appelé *shiré*, produit de la distillation de ce qui reste de la boulette lorsqu'elle a été consommée une première fois. Il nous raconte aussi que c'était sa deuxième expérience après une première en Asie dans les années 1970 à Penang, en Malaisie. Je l'aurais bien interrogé plus longuement.

Coïncidence ou hasard objectif cher aux surréalistes, alors que je viens de parler d'opium, France Culture rend hommage à René Daumal qui aurait eu cent ans cette année. On sait combien la drogue en tant qu'expérience métaphysique a joué un rôle important dans toute l'aventure du « Grand jeu ». Lorsque j'étais au gymnase, je me suis beaucoup intéressé à Daumal. C'est même pour suivre son exemple que je fis du sanscrit à l'Université de Lausanne. J'avais lu alors que l'auteur du *Mont analogue* avait appris seul le sanscrit. Et un temps je m'étais même mis en tête de faire de même (p. 132-133).



Vendredi 2 mai

Toujours fatigué et sans énergie. Première course en ville, seul, depuis que je suis sorti de l'hôpital. Je découvre que je suis paniqué, comme si je devais tout réapprendre.

Songeant à ce que j'écrivais hier, à l'expérience du « retour sur terre », je sais que lorsque je me suis réveillé à l'hôpital aux soins intensifs et à l'isolement avec pour tout contact avec l'extérieur les rares visites des infirmières, j'ai pensé à un autre épisode des *Antimémoires*. Les pages de *Lazare* dans lesquelles Malraux revient sur ce qu'il appelle « l'étrange maladie du sommeil » qui l'a frappé durant les dernières années de sa vie, son corps se dérochant alors jusqu'à tomber en syncope, mais sans nulle souffrance et la plupart du temps sans perte de conscience.

D'une certaine manière, c'est bien ce qui m'est arrivé dans les moments de paralysie et d'aphasie dont je me souviens avant mon transport en ambulance. Je ne souffrais pas, je n'étais pas même angoissé ni inquiet à l'idée que je puisse demeurer dans cet état ; j'étais seulement le spectateur incrédule et détaché de ce qui m'arrivait. De même, lorsque je me suis retrouvé aux soins continus, je n'ai ressenti nulle crainte, aucune peur, éprouvant seulement avec une étrange tranquillité d'esprit que j'étais bel et bien vivant. Et cela suffisait. La douceur de la vie se confondait alors pour moi avec le beau visage de l'infirmière blonde aux cheveux ébouriffés me surveillant derrière la vitre du sas de sécurité.

Samedi 3 mai

Plus je réfléchis à l'épreuve que j'ai traversée pour tenter de nommer ce que j'ai ressenti, plus l'expérience du « retour sur terre », telle que la rapporte Malraux, me semble correspondre très exactement à ce que j'ai vécu. Bien davantage en tout cas que l'expression « résurrection ». Le « retour sur terre » ou le monde fraternel des hommes retrouvé. La beauté de la terre, la vie comme une musique inconnue, tout cela mystérieusement, soudainement rendu après le gouffre et la dissolution dans le néant.

L'expérience du « retour sur terre » comme retour à la vie, retour parmi la communauté des humains, cette expérience métaphysique qui a énormément compté dans la réflexion de Malraux, s'appuie sur un moment très précis de la vie de l'écrivain et qui l'a beaucoup marqué.

Nous sommes en 1934. Regagnant Alger depuis la Tripolitaine après son expédition aérienne au dessus du Yémen « à la recherche de la capitale de la reine de Saba », l'avion de Malraux, piloté par le futur général Corniglion-Molinier, se trouve brusquement pris dans une violente tempête de grêle au-dessus de Bône. L'époque, faut-il le rappeler, est alors encore aux coucous, où les avions tiennent bien davantage du bricolage que de la haute technologie, et où piloter réclame courage et témérité.

Pendant de longues minutes, l'appareil de Malraux ballotté en tout sens, la carlingue fouettée par les rafales et les grêlons, demeure incontrôlable. La seule chance de s'en tirer pour Malraux et son compagnon est dès lors de se laisser chuter en espérant traverser sans trop de casse l'orage. Et Malraux dans les *Antimémoires* après avoir rapporté l'épisode dans son reportage pour le journal *L'Intransigeant*, Malraux de décrire longuement, palier après palier, cette brutale descente qui les amène sous l'orage avant de retrouver « le calme de la vie mont(ant) du sol encore livide vers l'avion épuisé ». Après la violence des éléments déchaînés, « un apaisement immense semblait baigner la terre retrouvée, les champs et les vignes, les maisons, les arbres et leurs oiseaux endormis ».

Il y avait eu le gouffre, le souffle de la mort et soudain voila que le cosmos lui-même devenait un écrin, celui de la vie même qui avait continué, s'était poursuivie. Surprise de la vie retrouvée et son étrange douceur avec, pour celui qui éprouve dans sa chair ce « retour sur terre », l'étonnement d'être vivant.

Lorsque je me suis réveillé dans ma chambre aux soins continus, c'est très exactement ce que j'ai ressenti. La surprise, l'étonnement de me découvrir, de m'éprouver vivant, mais encore une fois sereinement, sans nulle peur rétrospective, nulle angoisse. Comme si j'étais désormais au-delà de la mort et que celle-ci ne pouvait plus m'atteindre. Comme si ce qui m'était donné maintenant à la manière d'un cadeau précieux – la

communauté retrouvée des hommes et la beauté de la vie restituée – m’était accordé par surcroît (p. 145-148).



Lundi 7 juillet

Nouveaux examens au CHUV et rendez-vous avec le professeur Nicod.

Peu d’énergie pour écrire, mais j’ai eu une grosse journée dimanche, m’étant levé en milieu de nuit pour aller travailler à la Radio. Je dors une bonne partie de l’après-midi.

Trouvé chez le bouquiniste de la place de la Louve la première édition – en très bel état – de *Lazare* d’André Malraux dans la collection blanche de Gallimard. Edition que j’avais acquise au moment de sa parution en 1974 et dont je m’étais séparé il y a quelques années après la parution des œuvres complètes dans la Pléiade. Je l’achète.

Je me dois de posséder à nouveau cette édition comme une sorte de rappel après ce qui m’est arrivé. Une expérience très semblable encore une fois dans son étrangeté à celle que relate Malraux à la suite de son hospitalisation à la Pitié-Salpêtrière, ainsi que je l’ai rapporté dans ces pages. Non pas la mort, encore que cela y ressemblât avec la perte momentanée de conscience, mais la chute dans le néant, la confrontation avec un domaine que l’on pourrait appeler intermédiaire : la paralysie, la dépossession de soi. Ce qui m’est bel et bien arrivé.

Je place aussitôt le volume, pour quelque temps, bien en évidence sur un rayon de la bibliothèque de mon bureau (p. 216-217).



Mercredi 24 décembre

Commencé tout de même à songer à l’Epilogue de *La Terrasse*. Maintenant que le dernier chapitre est vraiment terminé, tout naturellement la suite prend forme lentement dans ma tête.

Autofiction. Bien que datant déjà de 1977, le concept, forgé par Serge Doubrovsky, est à la mode. Tout un pan de la littérature d’aujourd’hui s’en réclame, mais sans que l’on sache toujours très bien ce que signifie cette notion, qui est devenue une sorte de fourre-tout commode. Véritable tarte à la crème conceptuelle d’une certaine critique.

Stricto sensu, l'autofiction désigne un texte relevant de l'autobiographie et sa règle des trois unités – l'auteur est à la fois le narrateur et le personnage principal – et de la fiction dans sa forme littéraire. Or j'ai le net sentiment qu'à travers cette formule on entend d'abord la simple mise en scène de soi-même par tel ou tel auteur pour révéler quelque penchant particulier, quelque mœurs singulière ou quelque secret de famille. Ce qui, me semble-t-il, n'est pas tout à fait la même chose. Et surtout un peu court.

Si l'on s'en tient à la définition de Doubrovsky, l'autofiction est un genre finalement très défini. Le seul livre à bien des égards qui y réponde, mais curieusement nul critique ou historien de la littérature ne le mentionne jamais lorsqu'il est question d'autofiction, ce sont les *Antimémoires* de Malraux. Ne serait-ce parce que l'auteur réemploie, mais en se les attribuant en tant que sujet de fiction, quantité de morceaux romanesques, dont notamment la plus grande partie des *Noyers de l'Altenburg*. Jusqu'à utiliser dans la vie réelle le nom de Berger, l'un de ses héros, qui devient le pseudonyme de Malraux dans la Résistance et son nom d'officier commandant la Brigade Alsace Lorraine. Mais il y a surtout que personne, à ma connaissance, n'a pris la vraie mesure de ce que signifie la mise en garde figurant en tête des *Antimémoires* – qui disparaîtra, il est vrai, avec l'édition définitive du *Miroir des limbes*, dont les *Antimémoires* forment la première partie. Je cite ici cette mise en garde: « Les pages de ce volume dont on a différé la publication sont d'ordre historique ». Etrange avertissement. Et c'est peu de le dire. Car si l'entretien avec Mao, les discussions avec Nehru, les souvenirs de guerre qui sont pourtant au cœur même des *Antimémoires* ne sont pas « historiques », pour le coup, que sont-ils alors? De la fiction ? (p. 421-422)



Lundi 29 décembre

Dîné avec S. pour marquer cette fin d'année. Je lui offre un exemplaire hors commerce de *Toro, toro !* Elle me fait cadeau de deux obsidiennes. Ce qui me fait très plaisir.

Je ne connaissais jusqu'à présent cette magnifique pierre sombre qu'à travers le titre du livre de Malraux, *La Tête d'obsidienne*, dans lequel il n'en est d'ailleurs jamais question, et encore moins de tête ! Livre inclus désormais, dans *Le Miroir des limbes*, qui traite de Picasso, de la dernière exposition au Palais des papes, que j'avais moi-même vue, et de celle de la Fondation Maeght, à Saint-Paul-de-Vence, autour du « Musée imaginaire », à laquelle je m'étais rendu en auto-stop. Je n'avais pas encore vingt ans (p. 430).